Quand Madame de Staël rôdait sur nos alpages

Nous découvrons Mme de Staël en « bergère » grâce au texte de Henri Tanner à lire ci-dessous.

Celui-ci fait dormir notre auteur et prendre des cures de petit-lait dans le chalet des Biolles appartenant à sa famille, soit l'actuel, ou tout au moins tel qu'il se présentait en 1926, date du texte.

Selon notre enquête c'est une impossibilité, puisque le chalet aurait été construit en 1818, soit un an après le décès de Mme de Staël qui survint en juillet 1817, suite à une attaque d'apoplexie.

Tous les propos de Henri Tanner au sujet des visites au chalet de notre grande dame ne correspondent donc apparemment pas à la réalité, tout au moins ils sont à prendre avec des pincettes. Il n'en ressort pas moins que le récit, fruit de son imagination, est beau, romantique et fait rêver !

Nous donnons ici les informations sur le chalet des Biolles telles qu'elles ont été fournies par Gilbert Rochat dans : Histoire d'Arzier – Le Muids, 1967 :

LES BIOLLES

Altitude moyenne : 1200 m
Port : 30 vaches.
Chalet construit en 1818.

Le domaine des Biolles appartint longtemps à la famille de Staël, à Coppet, qui le vendit à la commune de Nyon.

Cette commune l'offrit à son tour en vente et Arzier-Le Muids l'acquit avec les pâturages de la Combette pour le prix de fr. 98 490.-, selon décision du 31.19.1861.

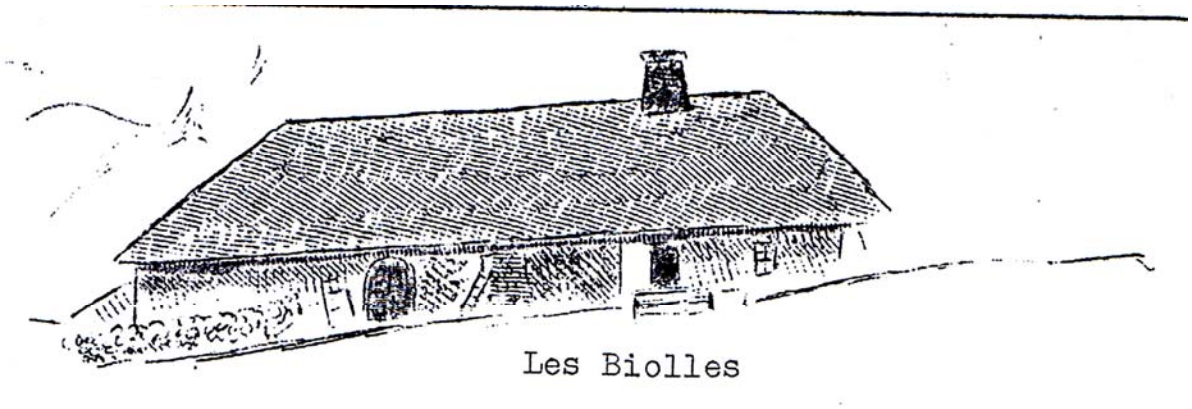
Sur la porte du chalet, on lit cette inscription :
« Ate de Staël-Holstein, 1818 ».

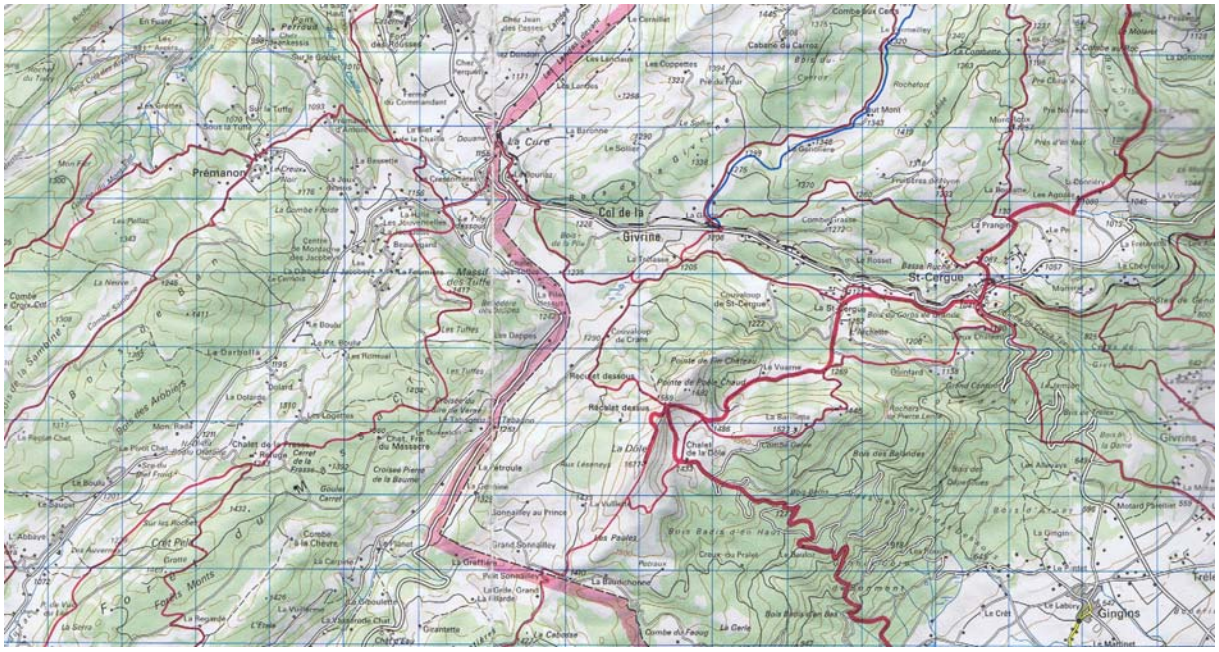
A quelques centaines de mètres au nord-est du chalet se trouve la Chaise d'Aneth, pierre grossièrement taillée en forme de siège, avec l'inscription de la date de 1734.

Bioles, ou Biolles, Bioley ou Biolley, sont des noms de lieux fréquents, identiques au pluriel du latin « Betula », bouleau, et à un dérivé par le suffixe « etum », qui désignait un lieu planté de bouleaux.

Ce serait donc le fils de Mme Anne-Louise-Germaine de Staël, née Necker (1866-1817), le baron Auguste de Staël-Holstein (1790-1827) qui aurait fait construire le chalet des Biolles. Reste à savoir s'il s'agit d'une reconstruction, d'une restauration ou d'une construction véritablement neuve.

Notre enquête pour l'heure ne nous portera pas plus loin.





Cette carte permettra de mieux saisir l'itinéraire de Henri Tanner

Fantaisie jurassienne – texte de Henri Tanner dans Semaine littéraire du 9 octobre 1926, extraits, l'action se passant dans les environs du col de la Faucille

Pâturages

Ils se ressemblent tous, mais ont tous leur charme particulier, un nom qui sonne comme un toupin : Couvalou de Cran ou comme une clochette : Petroulaz. Ils ont tous leur chalet à grand toit, ventouse grise posée sur le dos du pâturage pour en extraire le lait aussi longtemps que dure la fièvre de l'été.

La loi – et toutes les vaches sont égales devant la loi des hommes – veut qu'on aménage, auprès de chaque chalet, un enclos où seront parquées les bêtes suspectes et malades et où on fauche l'herbe en prévision des mauvais jours.

On voit toujours, dans ces pâturages, le puits et son mât dressé, le fumier qui coule sous la porte de l'écurie, les papillons blancs qui, deux à deux, volent à la recherche d'une fleur ou d'un gâteau de fumier, car tous les goûts sont dans la nature.

Ici, c'est la Petroulaz, « pâturage à génisses ». Les bergers ont fermé le chalet et abattent des sapins. La fumée d'un feu d'écorce situe leur travail dans une clairière.

Sur un tertre gazonné, la douane a édifié une bicoque bien en vue des contrebandiers. C'est le poste de garde de la Petroulaz, temple de la bureaucratie helvétique. Il paraît que la frontière passe par là, mais on a beau chercher, on ne la voit pas. Les douaniers ne sont pas en leur maisonnette dont les volets clos font songer à quelque pied-à-terre oublié. Une lunette à l'œil, dissimulés sous des sapins, ils épluchent les pâturages, étudient le relief des rochers, espionnent les vachers, surveillent tous les mouvements de la Dôle, montagne innocente où l'on ne trouve ni tabac ni eau.

Chez Madame de Staël

Posé comme au hasard d'un cyclone en un vallon silencieux où paissent des vaches aux couleurs fribourgeoises, voici le chalet des Biolles, trapu, massif, avec son toit de tôle, de tuiles et d'éternit rabattu en visière sur ses basses façades crépies. Sur la porte, on n'est pas peu surpris de trouver le nom de Mme A. de Staël-Holstein, avec la date de 1818. Je pénètre en cette maison où l'auteur de *Corinne* venait faire une fois l'an sa cure de lait. Dans la vaste pièce où ronfle le feu sous le chaudron plein de lait, un berger aux yeux bleus comme ceux des poupées, me reçoit en roulant une cigarette. Ce jeune vacher, dont les pantalons sont maculés de fumier, ne connaît de Mme de Staël que le nom bizarre et peu vaudois. Il me montre la chambre de la patronne, une sorte de petite cellule, prenant jour par une fenêtre grillée et où règne une alpestre senteur de lait, de linge sale et de tabac. Sur une table peut-être historique, un réveil-matin mesure le temps auprès d'un couteau militaire planté dans le bois. Dans l'ombre s'étale un lit qui fait songer au vaisseau fantôme dont la cargaison de paille s'échapperait de la cale. Ce n'est sûrement pas le lit de Corinne, mais c'est égal, Mme de Staël a vécu dans cette chambre, partageant ses loisirs entre le lait et la littérature.

Le jeune berger, qui m'a laissé seul, est retourné à son chaudron et près de lui, un fromager moule des tommes blanches dans de petits récipients de fer-blanc percés de trous d'où s'échappe un liquide vert pâle et odorant qui, suivant un canal de bois, coule vers l'auge des porcs. J'imagine alors Mme de Staël arrivant en calèche – car une route carrossable conduit aux Biolles. Je la vois reçue par un vacher maître de cérémonies, lui présentant le cheptel, lui offrant une rasade de lait et une jarre de crème. Je l'entends vanter l'air pur de la montagne, le silence des forêts voisines et se plaindre de l'ennui des jours de pluie. Avec son

curieux petit chapeau piqué d'une plume, sa robe empire serrée sous les bras et remontant les seins, elle devait étonner les vaches paisibles. Mais elle en avait peut-être une grande peur. Et le taureau, comme elle devait redouter qu'il fît sa promenade en même temps qu'elle ! Tout cela mériterait d'être élucidé et qui sait si un jour, un groupe d'amis de Mme de Staël ne viendra pas apposer une plaque gravée sur ce chalet, tandis que le président, s'adressant aux invités écrasés de fatigue et maudissant cette cure de lait si haut perchée, donnera l'emploi du temps de Mme de Staël en son chalet des Biolles.

A dix minutes de là, dissimulée dans les sapins, s'ouvre une grotte de pur style roman. Elle se nomme l'Eglise et les chroniqueurs prétendent que les Huguenots traqués y célébraient leur hérésie. Cette grotte s'y serait bien prêtée ; la voix y porte et elle est aussi confortable que beaucoup de temples protestants. Mais là encore, méfions-nous de l'histoire qui raconte des histoires.

Les Orgères

Pâturage tondu que le troupeau a quitté dans les cris des bergers et le bruit fêlé des toupins. Plusieurs chemins s'y croisent, venant et allant on ne sait où. Le silence a cette sonorité particulière au vibrement de millions d'ailes de mouches qui se posent en taches noires explosant soudain pour se reformer plus loin. Le chalet est fermé, mais l'écurie, la porte ouverte, laisse galoper les courants d'air parfumé de foin et de fumier sec. Le puits, tel une barque amarrée définitivement, lève son grand mât qu'une lourde pierre tient dressé.

Quelle santé que de s'écarteler dans l'herbe vivante de fleurs, de s'anéantir, le ventre au soleil, la tête à l'ombre, un brin d'herbe entre les dents. Les nuages blancs passent sur le ciel, grosses éponges à effacer les soucis. Une odeur de champignons humides traîne sur la mousse piquée de fraises entamées par les cisailles des fourmis.

Quel vide dans le cerveau, que ce silence chaud qui pend aux branches des sapins, silence parfumé par la résine que bavent les troncs coupés, par les serpolets et les œillets posés là, au hasard avec un art exquis.

Si j'étais musulman, je me croirais au paradis.

Note du transcripteur : Et que cela est bien dit !

Nous nous permettons de mettre ici deux clichés des Bioles pris par Monsieur l'Anglais. Avec nos excuses pour cet emprunt nécessaire !

Chalet des Bioles

FANTAISIE JURASSIENNE

à Charles Patru.

Au col de la Faucille.

Les autocars du P.-L.-M., longs tombereaux chargés de têtes, versent leur équipage à 1223 mètres d'altitude, sous le nez des gabelous, entre deux immeubles étonnés de ne pas recevoir la pluie. Soutane grise de poussière d'un jeune abbé long comme un clocher, pull-over d'anglais marchant sur caoutchouc de Bornéo, cache-poussière de Françaises ébahies d'être sur une montagne et d'y trouver un hôtel.

La sommelière ressemble à une des deux Dolly Sisters, on ne saurait dire à laquelle. Elle est poudrée de rose, et porte à son cou le collier de la Reine. Avec cela, des mains grises et des ongles rouges cernés de noir.

Ce qui distingue la France de la Suisse, ce sont les carafes. En France, les carafes portent des inscriptions et leur verre dépoli ou craquelé fait paraître l'eau plus fraîche. En Suisse, les carafes sont limpides, sans inscription, austères.

Ce qui distingue la France de la Suisse, ce sont les boissons et plus spécialement les apéritifs. Chez nous, les apéros virent tous sur le rouge sombre : Campari, bitter, cassis, picon. En France, ils se sont prononcés pour le jaune plus ou moins verdâtre : menthe, anisette, cressonnée, suze.

Ceci posé, transportez-moi de nuit en un point quelconque et servez-moi un apéro. Je vous dirai tout de suite si je suis chez Hæberlin ou chez Doumergue.

Les autocars, dinausauriens de notre préhistoire moderne, empestent l'huile chaude et le caoutchouc grillé. Ronflements des moteurs ; portières claquées ; pneus ballons, gros bras pétrissant la farine des routes ; la casquette blanche du chauffeur ; des bras qui sortent de la carrosserie et désignent la forêt, un chalet, une vache. Et cela tourne, vire, pue et se sauve, crevant le rideau des forêts, défonçant les routes avec des glapissements de sirènes ou des aboiements de klakson. Fleurs poussiéreuses des fossés, bornes kilométriques et menteuses, distances mesurées à la pipe, virages sournois, lunettes fumées, horaire tyrannique, vingt minutes pour manger, dix minutes pour admirer, trois heures pour sentir à chaque heurt l'estomac qui descend, les reins qui se tassent, la tête qui se vide. Tourisme et vacances.

La Dolly Sister de la Faucille, court-vêtue et pudique, sert un café noir à l'abbé. D'un geste de bénédiction, il fait signe de garder la monnaie.

Pluie.

Tôle ondulée des hangars, carbolineum des poulaillers, bardeaux, ardoises et éternit des maisons, feuilles lourdes des arbres, gouttières galvanisées, parapluies qui passent, le dos rond sous l'adversité, concert de ruissellement à l'unisson. Le ton monte avec l'intensité de l'averse, le vent vaporise les gouttes contre les vitres où des fronts gras et tristes ont laissé une trace dépolie, le tonnerre roule des nuages-tonneaux.

Puis, comme apparaît un morceau de chemise dans la déchirure d'un pantalon, un échantillon de ciel bleu cligne entre deux bourrelets de nuage, plaie lumineuse qu'un coup de joran cicatrise.

Les âmes en peine flottent à la dérive.

Pâturages.

Ils se ressemblent tous. mais ont tous leur charme particulier, un nom qui sonne comme un toupin : Couvalou de Cran ou comme une clochette : Petroulaz. Ils ont tous leur chalet à grand toit, ventouse grise posée sur le dos du pâturage pour en extraire le lait, aussi longtemps que dure la fièvre de l'été.

La loi — et toutes les vaches sont égales devant la loi des hommes — veut qu'on aménage, auprès de chaque chalet, un enclos où seront parquées les bêtes suspectes et malades et où on fauche l'herbe en prévision des mauvais jours.

On voit toujours, dans ces pâturages, le puits et son mât dressé, le fumier qui coule sous la porte de l'écurie, les papillons blancs qui, deux à deux, volent à la recherche d'une fleur ou d'un gâteau de fumier, car tous les goûts sont dans la nature.

Ici, c'est la Petroulaz, « pâturage à génisses ». Les bergers ont fermé le chalet et abattent des sapins. La fumée d'un feu d'écorce situe leur travail dans une clairière.

Sur un tertre gazonné, la douane a édifié une bicoque bien en vue des contrebandiers. C'est le poste de garde de la Petroulaz, temple de la bureaucratie helvétique. Il paraît que la frontière passe par là, mais on a beau chercher, on ne la voit pas. Les douaniers ne sont pas en leur maisonnette dont les volets clos font songer à quelque pied-à-terre oublié. Une lunette à l'œil, dissimulés sous des sapins, ils épluchent les pâturages, étudient le relief des rochers, espionnent les vachers, surveillent tous les mouvements de la Dôle, montagne innocente où l'on ne trouve ni tabac ni eau.

Poules.

La chaleur de midi a fait glisser sur leur œil stupide le volet blanc du sommeil digestif.

Dans le calme du poulailler jonché de débris et que cambriolent les moineaux pillards, leur bien-être et leur indifférence se traduisent par des haussements de plumes et des gloussements enrhumés. Leur crête rouge pend sur le côté, bonnet phrygien des républiques domestiquées.

Le coq porte sur la poitrine la médaille des familles nombreuses. Mais il se repose, dans un coin du harem, sur une patte, comme son collègue du clocher.

Douaniers.

Gabelous français, assis sur un banc cloué au tronc d'un érable blanc de poussière ; gabelous qui ne lèvent la tête qu'à l'arrivée des autos et dont les yeux redoutables font songer à des ampoules Rœntgen. Gabelous français, négligés, la casquette défoncée, les mains sales à force de fouiller, le pantalon mal suspendu, gabelous à l'accent bourguignon. Les formalités terminées plus vite qu'on eût osé l'espérer, ils retombent sur leur banc où ils avaient laissé leur cigarette.

Gabelous suisses, uniforme frais, pli au pantalon, col fermé, képi correct, mains au dos ; gabelous suisses inquisiteurs, machines à percevoir et à persécuter. Ils saluent l'automobiliste, vérifient, lisent posément les papiers qu'une main gantée leur tend. Leurs doigts frôlent des choses suspectes, valises ou jambes de femme.

Gabelous des carrefours, frères de lait des poteaux indicateurs, gabelous qui à force de demander « qu'avez-vous à déclarer » finiront un jour par taxer les déclarations d'amour.

Le Tabagnio.

Ce nom étrange se lit au-dessus de la porte d'une maison mi-brique mi-tôle, sur la route qui relie La Cure à La Faucille. Deux chèvres mal élevées se sont installées dans le potager. Un char qui n'a que trois roues attend qu'on lui en trouve une quatrième.

Ce Tabagnio est une auberge où l'eau fait ruisseler de buées les carafons, où les bouteilles de liqueurs vides sont alignées comme des ex-voto au-dessus de la chapelle gothique du comptoir. Dans un angle de la salle à boire, un dispositif rustique permet de jouer à l'argent. Nous sommes loin de Monte-Carlo. La fille de la patronne, vêtue d'une robe bleue qui a jauni sur la poitrine et sur le ventre, se taille les cheveux devant un calendrier à miroir. La consommation bue, elle emporte les verres, en se grattant ou en tirant ses bas maculés. On peut boire au Tabagnio une exquise gentiane de la maison. Mais les autos rapides passent en jetant aux fenêtres des paquets de poussière et de sable, passent sans obéir au geste d'arrêt d'une grande croix de bois qui, en sa simplicité, ennoblit ce décor misérable, ce désordre navrant qu'on retrouve si souvent autour des maisons isolées en des régions hostiles. Et pourtant, la patronne est gentille, sa fille sans façon, sa nièce n'est pas vilaine. Les hommes du Tabagnio ne sont pas revenus de la guerre mais on peut voir leurs photos agrandies et immobilisées en des cadres somptueux où jaunissent des fleurs en papier. Dans cette baraque flagellée par les vents et les pluies, l'amour et la mort se sont donné rendez-vous. Mais chaque jour, à soixante kilomètres à l'heure, des centaines d'inconnus passent, sans voir le Tabagnio.

Le casseur de pierres.

En montant la route, brusquement, à un contour, on voit son dos et sa chemise où les pièces se sont substituées au tissu primitif. Il a recouvert sa tête d'un mouchoir à damier rouge et blanc et l'on voit son marteau qui monte et descend avec de petits coups secs sur les cailloux qui s'entassent entre ses jambes.

En descendant la route, on le voit de face, assis sur un vieux sac. Sa barbe grise pend à la peau des joues comme le lichen aux vieilles branches des sapins. Me voyant venir, il s'arrête, essuie son front avec son mouchoir, lance un jet de salive brune et dit :

— Fait chaud !

Son visage se plisse comme un chiffon dont on voudrait extraire l'eau qu'il retient. Il ajoute :

— Fait soif !

Derrière lui, une bouteille gît sur le flanc. Il reprend son petit marteau qui ressemble à ceux qui frappent les petites cloches des carillons, et dans le silence de la carrière (une carrière qui, comme les autres, n'est guère libérale) on entend les coups clairs du métal sur la roche et la voix du vieux qui invective contre la soif et la chaleur, ses seuls ennemis.

Chez Madame de Staël.

Posé comme au hasard d'un cyclone en un vallon silencieux où paissent des vaches aux couleurs fribourgeoises, voici le chalet des Biolles, trapu, massif, avec son toit de tôle, de tuiles et d'éternit rabattu en visière sur ses basses façades crépies. Sur la porte, on n'est pas peu surpris de trouver le nom de Mme A. de Staël-Holstein, avec la date 1818. Je pénètre en cette maison où l'auteur de

Corinne venait faire une fois l'an sa cure de lait. Dans la vaste pièce où ronfle le feu sous le chaudron plein de lait, un berger aux yeux bleus comme ceux des poupées, me reçoit en roulant une cigarette. Ce jeune vacher, dont les pantalons sont maculés de fumier, ne connaît de Mme de Staël que le nom bizarre et peu vaudois. Il me montre la chambre de la patronne, une sorte de petite cellule, prenant jour par une fenêtre grillée et où règne une alpestre senteur de lait, de linge sale et de tabac. Sur une table peut-être historique, un réveil-matin mesure le temps auprès d'un couteau militaire planté dans le bois. Dans l'ombre s'étale un lit qui fait songer au vaisseau fantôme dont la cargaison de paille s'échapperait de la cale. Ce n'est sûrement pas le lit de Corinne, mais c'est égal, Mme de Staël a vécu dans cette chambre, partageant ses loisirs entre le lait et la littérature.

Le jeune berger, qui m'a laissé seul, est retourné à son chaudron et près de lui, un fromager moule des tommes blanches dans de petits récipients de fer-blanc percés de trous d'où s'échappe un liquide vert pâle et odorant qui, suivant un canal de bois, coule vers l'auge des porcs. J'imagine alors Mme de Staël arrivant en calèche — car une route carrossable conduit aux Biolles. Je la vois reçue par un vacher maître de cérémonies, lui présentant le cheptel, lui offrant une rasade de lait et une jarre de crème. Je l'entends vanter l'air pur de la montagne, le silence des forêts voisines et se plaindre de l'ennui des jours de pluie. Avec son curieux petit chapeau piqué d'une plume, sa robe empire serrée sous les bras et remontant les seins, elle devait étonner les vaches paisibles. Mais elle en avait peut-être une grande peur. Et le taureau, comme elle devait redouter qu'il fît sa promenade en même temps qu'elle ! Tout cela mériterait d'être élucidé et qui sait si un jour, un groupe d'amis de Mme de Staël ne viendra pas apposer une plaque gravée sur ce chalet, tandis que le président, s'adressant aux invités écrasés de fatigue et maudissant cette cure de lait si haut perchée, donnera l'emploi du temps de Mme de Staël en son chalet des Biolles.

A dix minutes de là, dissimulée dans les sapins, s'ouvre une grotte de pur style roman. Elle se nomme l'Eglise et les chroniqueurs prétendent que les Huguenots traqués y célébraient leur hérésie. Cette grotte s'y serait fort bien prêtée ; la voix y porte et elle est aussi confortable que beaucoup de temples protestants. Mais là encore, méfions-nous de l'histoire qui raconte des histoires.

Ruines d'un couvent.

La forêt, en une vigoureuse poussée, a recouvert ces ruines du couvent de l'Oujon dont la trace est difficile à repérer et qui mêlent la molasse effritée au solide calcaire du Jura. Sous la croûte des racines enchevêtrées, couverture vivante que le vieux couvent a tirée sur lui, comme un enfant qui veut dormir, on devine un petit escalier de pierre, large de quarante centimètres qui conduit à une porte aussi étroite que celle de l'Evangile, une porte bloquée par l'effondrement des moellons. Des voûtes étriquées sont enfouies sous les débris et il règne en cette fosse silencieuse le froid des caves et des églises. Pour quels moines pygmées, pour quels reclus sylvestres a-t-on construit cette retraite au cœur de la forêt ? Quelles prières ou quelles ripailles en ces murs crevés d'où s'échappe le grésil du mortier ? C'est le couvent de l'Oujon, tas de pierres posées sur l'écrin des mousses glauques, souvenirs illisibles, confidences perdues à jamais, passé oublié. Des gamins y sont venus faire du feu et des araignées y ont tendu leurs toiles perlées de rosée.

C'est le couvent de l'Oujon où des herbes folles font pénitence.

On dit, car l'histoire est faite en grande partie de « on dit », que Charles le Téméraire, fuyant la colère des Suisses vainqueurs, vint en ce couvent troquer l'armure du chef vaincu contre la bure d'un moine, équipement qui lui permit de s'éclipser. Mais les Confédérés furieux se vengèrent en rasant le couvent, en en chassant les moines et en laissant à la forêt le soin de tirer son rideau épais sur ce drame forestier.

Les Orgères.

Pâturage tondu que le troupeau a quitté dans les cris des bergers et le bruit fêlé des toupins. Plusieurs chemins s'y croisent, venant et allant on ne sait où. Le silence a cette sonorité particulière au vibrement de millions d'ailes de mouches qui se posent en taches noires explosant soudain pour se reformer plus loin. Le chalet est fermé, mais l'écurie, la porte ouverte, laisse galoper des courants d'air parfumé de foin et de fumier sec. Le puits, tel une barque amarrée définitivement, lève son grand mât qu'une lourde pierre tient dressé.

Quelle santé que de s'écarteler dans l'herbe vivante de fleurs, de s'anéantir, le ventre au soleil, la tête à l'ombre, un brin d'herbe entre les dents. Les nuages blancs passent sur le ciel, grosses éponges à effacer les soucis. Une odeur de champignons humides traîne sur la mousse piquée de fraises entamées par les cisailles des fourmis.

Quel vide dans le cerveau, que ce silence chaud qui pend aux branches des sapins, silence parfumé par la résine que bavent les troncs coupés, par les serpolets et les œillets posés là, au hasard, avec un art exquis.

Si j'étais musulman, je me croirais au paradis.

Octogénaire.

Ce vieux de quatre-vingts ans vient à la rencontre de la nuit et s'assied sur un banc de pierre adossé à la muraille qui l'abrite du vent. Il n'a plus la force de marcher ; peut-être juge-t-il inutile d'abuser ses vieilles jambes dont les ressorts sont détendus à jamais et de cheminer sur une route ardue dont il a déjà entrevu la fin prochaine.

Il n'a plus de dents et sa bouche se ferme, comme un porte-monnaie vide. Sa pipe tremble à ses lèvres pincées, et ses mains, tordues par les travaux pénibles qu'Adam nous a légués, sont nouées à sa canne d'érable. Une auto qui passe l'enveloppe de cette poussière qu'on trouve sur les vieilleries oubliées dans les greniers.

Le lac.

Vu d'ici et de cette altitude, il ressemble au Léman de mon atlas d'écolier et il en a le bleu conventionnel, le contour précis, l'immobilité troublante. Vaste carte muette où le Chablais, la Savoie et le pays de Vaud se confondent en un vert d'aquarelle, où les villages sont des points, les villes des taches claires. Un épervier, volant au ralenti, fait le relevé topographique du pays, notant pour son usage personnel l'emplacement des fermes et des poulaillers.

Grand lac figé dans l'éloignement avec ses barques posées comme des mouches et ses petits vapeurs qui en égratignent le vernis. Grand lac couché pour l'éternité entre des rives souples et charmantes qui retiennent les canots peints de couleurs vives, qui alignent les villas heureuses et les obligeantes auberges.

Vu d'ici, vu de cette altitude, vu par-dessus les sapins et l'air chaud qui danse dans le soleil d'août, il s'éloigne dans la buée qui transpire des champs apaisés. Grand lac des poètes romands, des touristes anglais, des baigneurs alanguis, des gabelous riverains, grand lac de mon pays, paradis des mouettes impertinentes et des foulques rêveuses, pardonne à ceux qui t'ont célébré en vers, en prose ou en peinture, lac homicide, lac de mon atlas, bleu Léman, toujours le même.

HENRI TANNER.